FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1906 N° 40

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le vendredi 20 juillet 1906, à 1 heure

PAR

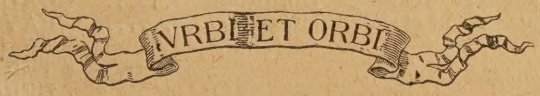
René SALMON

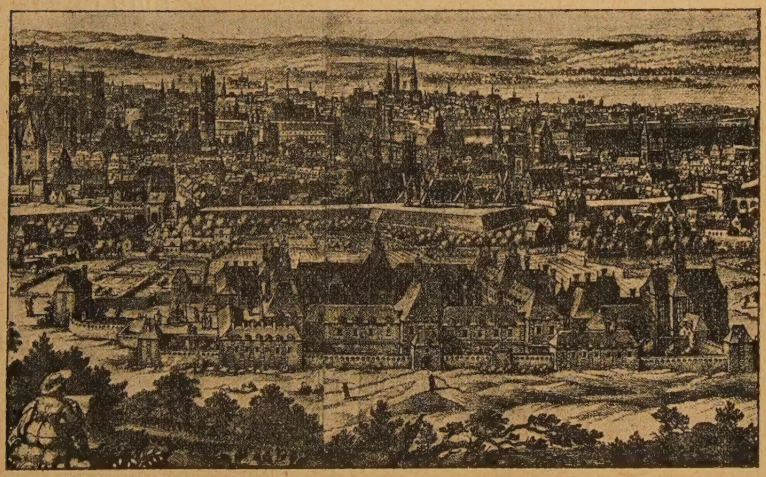
Ancien externe des hôpitaux de Paris.
Ex-interne de la maison départementale de la Seine.

PROPHYLAXIE DE LA SYPHILIS

Education des classes ouvrières

Président: *M.* GAUCHER, *Professeur.*
ROGER, *Professeur.*
Juges: *MM.* RICHAUD, *Agrégé.*
BALTHAZARD, *Agrégé*





L'HOSPITAL SAINT LOUIS EN 1620

PARIS
LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE
JULES ROUSSET
1, RUE CASIMIR-DELAVIGNE ET 12, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE

1906

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

Doyen	M. DEBOVE.
Professeurs	MM
Anatomie	POIRIER.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	HUTINEL.
	BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie	Mathias DUVAL.
Opérations et appareils	SEGOND.
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET.
Thérapeutique	GILBERT.
Hygiène	CHANTEMESSE.
Médecine légale	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER.
Clinique médicale	HAYEM.
	DIEULAFOY.
	DEBOVE.
	LANDOUZY.
Maladies des Enfants	GRANCHER.
Clinique de pathol. mentale et des malad. de l'encéphale.	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER.
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND.
Clinique chirurgicale	LE DENTU.
	TERRIER.
	BERGER.
	RECLUS.
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE.
Clinique des maladies des voies urinaires	GUYON.
Clinique d'accouchements	PINARD.
	BUDIN.
Clinique gynécologique	POZZI.
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON.
Clinique thérapeutique	Albert ROBIN.

Agrégés en exercice.

MM	MM	MM	MM
AUVRAY.	DUPRE.	LEGRY.	PROUST.
BALTHAZARD.	DUVAL.	LEGUEU.	RENON.
BRANCA.	FAURE.	LEPAGE.	RICHAUD.
BEZANÇON.	GOSSET.	MACAIGNE.	RIEFFEL (chef des travaux anatomiques).
BRINDEAU.	GOUGET.	MAILLARD.	TEISSIER.
BROCA André.	GUIART.	MARION.	THIROLOIX.
CARNOT.	JEANSELME.	MAUCLAIRE.	VAQUEZ.
CLAUDE.	LABBE.	MERY.	WALLICH.
CUNEO.	LANGLOIS.	MORESTIN.	
DEMELIN.	LAUNOIS.	POTOCKI.	
DESGREZ.			

Par délibération en date du 8 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MES MAITRES

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR GAUCHER

Professeur de clinique des maladies cutanées et syphilitiques.

Chevalier de la Légion d'Honneur.

INTRODUCTION

Depuis longtemps, les médecins ont signalé l'ignorance des malades en matière de syphilis. A quelque classe qu'il appartienne, le vérolé ignore tout de son mal. Ignore-t-il ? Non. — Pis encore, il croit savoir et sa pseudo-science n'est qu'un tissu de grossières erreurs.

Cette constatation, nous l'avons renouvelée durant le cours de nos études médicales. Soit comme stagiaire, soit comme externe de maîtres vénérés, j'ai dit les professeurs Raymond, Pinard, le docteur Balzer, nous avons pu voir cette méscience exercer ses ravages. Et, plus tard, lorsque nommé interne de la maison départementale de la Seine nous avons approché, sous l'œil toujours bienveillant d'un chef particulièrement affectionné, le docteur Laugier, les malheureux et les vaincus de la vie, là, encore, nous avons rencontré, et combien nombreuses, des victimes de cette ignorance néfaste.

Il eut été intéressant de faire un travail d'ensemble sur la prophylaxie de la syphilis. De l'étude comparative des divers procédés à employer, selon les diverses classes, eussent pu naître des conclusions originales.

Malheureusement, le sujet était trop vaste. Aussi nous sommes-nous, plus humblement limité à un chapitre bien nettement tranché de cette très ample question : la prophylaxie des classes ouvrières et des classes ouvrières urbaines. Nous laissons donc de côté l'ouvrier des champs, dont la mentalité différente demanderait une tout autre éducation, l'enfant d'ouvrier à l'école et l'ouvrier à la caserne.

Nous ne saurions terminer cette introduction sans adresser à M. le professeur Gaucher nos bien respectueux remerciements pour le grand honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de cette thèse.

De même, nous ne voudrions pas oublier un ami sûr et de tout moment qui, durant le cours de nos études, fut notre Mentor médical : le docteur Albert Cottu, ancien interne des hôpitaux de Paris, assistant de consultation de chirurgie à l'Hôtel-Dieu.

DIVISION

Du titre de cet ouvrage découle naturellement sa division. Education signifie deux choses, en effet :

1° Un ensemble de connaissances à enseigner ;

2° Des moyens propres à cet enseignement.

D'où les deux parties qui suivront :

Première partie. — Ce qu'on doit enseigner aux classes ouvrières en matière de syphilis.

Deuxième partie. — Comment doit-on le leur enseigner?

PREMIÈRE PARTIE

CE QU'ON DOIT ENSEIGNER AUX CLASSES OUVRIÈRES EN MATIÈRE DE SYPHILIS

Avant de commencer l'étude de ce chapitre, nous devons nous défendre d'une accusation susceptible de naître dans l'esprit de nos lecteurs.

Nous ne sommes point les premiers à parler de la prophylaxie de la syphilis, et, bien avant nous, des voix magistrales et plus autorisées ont traité cette grave question. Bien des fois, il nous arrivera de citer en entier des paragraphes écrits par les champions, universellement connus de cette prophylaxie, entre autres le professeur Fournier.

Qu'on ne nous accuse point de plagiat.

Le sujet que nous traitons est suffisamment vaste pour que chacun de nous y puisse glaner. Si, très souvent, nous reproduisons des pages écrites par autrui, il nous est cependant permis d'espérer que ce travail gardera une allure personnelle et qu'on ne nous accusera point d'avoir démarqué notre prochain.

*
* *

Que peut bien être, pour un ouvrier ordinaire, sérieux, travaillant régulièrement, la syphilis ? Si nous l'interrogeons, nous obtiendrons des réponses de ce genre : La vérole ? C'est une maladie qu'on attrape avec les femmes, c'est la maladie des gens qui font la noce, ou, dans un langage qui, pour lui, semble médical : c'est un bouton. Et voilà. Nous n'avons qu'à chercher des phrases synonymes des types précédents, et nous aurons fait le tour des connaissances emmagasinées par le cerveau d'un être adulte, vivant de notre vie, en contact permanent avec nous.

Ainsi donc, pour lui, étiologie et nature de la syphilis se résument en ceci : c'est un bouton, c'est une maladie vénérienne.

Après cela, étonnons-nous si les syphiligraphes nous servent, chaque année, des statistiques capables de décourager les meilleures volontés.

Et, cependant, il n'est pas coupable ce malheureux. S'il ignore ou ne sait que des erreurs, c'est qu'on ne lui a rien enseigné et que son bagage scientifique se compose de bribes ramassées de ci de là, à l'atelier, à la caserne ou sur le zinc.

Dans sa brochure célèbre : *Pour nos fils, quand ils auront dix-huit ans*, le professeur Fournier, dans un langage remarquable, leur dit ceci :

« L'idée première que j'ai à vous donner de la syphilis est celle d'une maladie qui, née d'une contagion extérieure à agent encore indéterminé (microbique très probablement), crée une imprégnation infectieuse, une sorte d'empoisonnement de tout notre être, de toute notre substance. Si bien qu'il n'est pas un de nos organes, pas un coin, un recoin de notre corps où on ne l'ait vu pénétrer et s'y traduire par quelque manifestation de son ressort. De la tête aux pieds, tout le corps est son domaine. Par excellence, donc, c'est une maladie générale. »

Cette formule, dans laquelle on ne sait lequel le plus admirer de la concision lumineuse ou de la simplicité du langage, pourquoi ne la reprendrions-nous pas à notre tour et ne l'enseignerions-nous pas à ces masses, qui n'ont pas le temps de chercher « le pourquoi et le comment des choses ? »

Oui, mon ami, cette maladie qui, pour vous, n'est que vénérienne et par conséquent d'ordre spécial, quelque chose à part dans la pathologie humaine, n'est pas plus éloignée des autres entités morbides que la peste ou le choléra. Elles sont contagieuses au même titre, et la seule différence que nous y puissions trouver, c'est que l'une, contre laquelle vous vous défendez à peine, est de chaque instant et partout, alors que les autres, qui vous inspirent une salutaire terreur, ont de temps en temps comme un geste de pitié et ne se réveillent qu'à

intervalles plus ou moins éloignés. Et non seulement elles sont moins fréquentes, mais lorsque vous avez antérieurement résisté à leur assaut, elles ne laissent jamais dans l'organisme l'impression indélébile, destructive, qu'apporte avec elle la syphilis.

Rayez donc dès aujourd'hui de votre esprit cette erreur et ne dites plus que la vérole est une *maladie honteuse*. Dites, si vous voulez, plus justement, qu'elle est une *maladie malheureuse*, car, à la loterie de la vie, tous ou presque tous, en naissant, avons pris un billet pour l'attraper ; heureux ceux dont le numéro n'est point sorti.

Et alors, puisque maintenant vous admettez avec nous que c'est une maladie contagieuse, identique aux autres maladies spécifiques, devinez-vous un peu votre erreur ?

Plus loin, nous vous parlerons de la symptomatologie nécessaire à votre connaissance ; contentons-nous, pour l'instant, de rechercher ensemble comment nous pouvons nous contaminer.

***

Que la vérole se gagne, le plus souvent, en sacrifiant au *culte de Vénus*, de cela nous ne disconviendrons pas. Nombre de chancres sont d'origine génitale : le professeur Fournier les estime à 90 p. 100 de la totalité des cas. Mais, à côté de ceux-là demeure une proportion de 10 p. 100, **c'est-à-dire un cas sur dix** où le contage relève d'une autre cause.

Et qu'elle est-elle, cette cause ?

Oh ! nous n'avons point la prétention d'énumérer tous les agents susceptibles de servir d'intermédiaire entre l'ancien et le nouveau syphilitique. Il faudrait citer tout ce qui peut, ici-bas, soit directement, soit indirectement, rapprocher deux individualités.

Nous nous bornerons seulement à quelques exemples choisis dans la vie commune, exemples d'autant plus frappants que nous toucherons, pour débuter, la corde sensible : l'Intérêt.

Lorsque j'étais externe à Saint-Louis, un matin se présente à la consultation un jeune homme de 18 ans, porteur d'un chancre de l'index gauche. Il était mécanicien-dentiste et, trois semaines avant, s'était piqué en raccommodant, chez son patron, le dentier d'un client syphilitique.

C'était, il me semble, bien nettement un accident de travail. Cet ouvrier l'a-t-il jamais considéré comme tel ? Le législateur l'a-t-il tarifié ? Je l'ignore. Il n'en est pas moins vrai qu'au même titre qu'une fracture, un écrasement, il appartenait à cette catégorie d'accidents que doit dédommager l'employeur. Et ce cas n'est pas unique :

Il me suffit de citer les verriers contaminés par leur canne de verre, les musiciens par leur instrument, les tapissiers, les emballeurs par les clous, les électriciens, les lingères, les blanchisseuses et, par dessus tout, les nourrices, contaminées par leurs nourrissons.

Après cela, direz-vous encore, ouvrier, mon ami, que

la syphilis est une maladie honteuse et qu'elle s'attrape en faisant la noce ?

Faisait-il la noce, ce mécanicien-dentiste ? Font-elles la noce, ces pauvres remplaçantes ? Ils sont victimes simplement d'un geste sacré, le geste du travailleur disputant son salaire.

Aussi, vous ne trouverez plus étonnant si l'hygiéniste éclairé vous dit : « *Attention ! Bien loin d'être exclusivement l'apanage des rapports sexuels, la syphilis peut être propagée par les objets les plus usuels de la vie.* » Citons au hasard :

Les ustensiles d'alimentation, verres, fourchettes couteaux ; pipe, porte-cigarettes, qu'un ami nous prête, linge ; vêtements, chapeaux que nous portons ; ou encore, le siège des latrines, la ventouse que l'infirmier nous pose, la trompette qu'achète l'enfant dans la rue, le jouet de toutes sortes. C'est encore le rasoir qu'oublie de flamber le barbier, et le cas est plutôt fréquent, si nous en croyons une lettre du docteur Perrin, de Nancy, citée dans un des *Bulletins de la Société française de prophylaxie sanitaire et morale* (n° 10, 1905). Plusieurs observations nous y éclairent sur le pouvoir nocif du rasoir.

Dans un ordre d'idées plus élevé, c'est la coupe de communion et les objets mis en commun dans les différents cultes qui ont à répondre de la contamination.

MM. Gustave Metzger et Ch. Muller, pasteurs de l'église de Genève, ont publié, à ce sujet, sous le titre de : La Coupe de communion et les maladies conta-

GIEUSES (*Genève, imp. Richler, 1905*), un livre particulièrement intéressant.

Veut-on chercher dans les sentiments les plus naturels : c'est l'affection intangible dont la traduction ordinaire est le baiser qui nous contamine. Les observations sont courantes, aussi courantes que le mal exécrable dont elles procèdent.

Ce seul chapitre de l'étiologie fournirait matière à un volume. Je ne fais que l'effleurer, heureux cependant s'il peut concourir à prouver qu'elle n'est que juste, la parole du maître, lorsqu'il dit : « *La syphilis est la moins vénérienne des maladies vénériennes.* »

***

Ainsi donc, partout et toujours, la vérole, comme un hydre aux mille tentacules, nous guette.

Mais alors le chancre qui, le plus souvent, est génital, n'est donc pas le seul agent de contage, et la syphilis a donc d'autres manifestations ?

C'est exact. Ecoutons encore la brochure du professeur Fournier : « *Pour nos fils, quand ils auront dix-huit ans.* » Elle s'adresse presque à des enfants et emploie leur langue puérile ; elle vous conviendra également à vous, les humbles, qui, trop souvent, devant les vérités de la vie demeurez de grands enfants :

« La syphilis est une maladie *chronique.* Une fois qu'elle a pris possession de notre organisation, elle subsiste en nous à l'état d'infection patente ou latente, et cela pour une durée absolument indéfinie, illimitée,

n'ayant vraisemblablement pour terme que le terme même de la vie. Ainsi, il est au courant qu'elle s'accuse par telle ou telle manifestation, alors qu'elle date seulement de cinq, dix, ou quinze ans. Il n'est pas rare qu'elle rentre en scène à une période plus reculée, par exemple vingt à vingt-cinq ans au-delà de son origine première. On l'a vue même se traduire par des accidents indéniablement spécifiques à échéances bien plus lointaines, c'est-à-dire quarante, cinquante, soixante, soixante-sept après son accident initial.

« C'est dire qu'elle procède par poussées morbides séparées par des stades d'accalmie.

« Voyons maintenant par quels symptômes elle se traduit :

« Une période *primaire*, ou période du chancre, d'une durée de six à sept semaines ;

« Une période *secondaire*, succédant tout aussitôt à celle-ci, durant deux à trois ans et constituée par des accidents superficiels, bénins ou relativement bénins et résolutifs d'essence, c'est-à-dire susceptibles de disparaître et de disparaître sans laisser de traces ;

« Et une période *tertiaire*, d'échéance et de durée tout à fait indéterminées, consistant en des accidents profonds, désorganisateurs, destructeurs, toujours graves, souvent très graves et même, plus souvent qu'on ne le croit, mortels.

« Quelques détails :

« La période primaire n'est pour ainsi dire rien. Une petite plaie (dite *chancre*), flanquée de quelques glandes à son voisinage, voilà tout son bilan.

« Le chancre se produit là même où s'est exercée la contagion. Il reste généralement superficiel, indolent, et guérit hâtivement. Si bien qu'en nombre de cas il est considéré par les malades comme un simple « bouton », comme une éraillure, une écorchure insignifiante, et passe même quelquefois inaperçu.

« Six à sept semaines après le début du chancre, l'infection commence à traduire sa diffusion dans l'organisme par des éruptions à la peau et sur les muqueuses. C'est la période *secondaire* qui s'inaugure ainsi, pour se continuer (si le traitement n'y met bon ordre) par une série d'accidents les plus divers, lesquels vont occuper la scène sous la forme de poussées alternant avec des accalmies, pour une durée de deux ou trois ans. Que sont ces accidents ? Sommairement, ils consistent en ceci :

« Eruptions à la peau, disséminées, éparpillées, quasi généralisées quelquefois ; — éruptions sur le système muqueux, notamment à la bouche et aux parties génitales, sous forme d'érosions ou d'ulcérations dites plaques muqueuses ; maux de tête ; douleurs variées de siège, articulaires, osseuses, musculaires, névralgiques, etc. ; engorgements ganglionnaires ; chute temporaire des cheveux ; ophtalmies ; troubles nerveux, etc.

« L'étape dite *tertiaire* ou *stade du tertiarisme*, n'est pas fatale, je m'empresse de le spécifier.

« Elle n'est fatale que sur les sujets qui ne sont traités que d'une façon insuffisante ; tandis que, très heureusement, elle fait défaut, sinon toujours, au moins dans

la très grande majorité des cas où est intervenu un traitement méthodique et prolongé.

« C'est à cette période que se donnent rendez-vous tous les grands accidents qui ont valu à la maladie son triste renom. Or, sans contradiction possible, tous ces accidents sont *graves* à des degrés divers ; tous sont désorganisateurs et destructeurs. Car ils consistent en des infiltrats, des dépôts, des engorgements qui se font dans les organes et ces infiltrats, à moins d'être résorbés et guéris par le traitement, n'ont que deux modes de terminaison, qu'on appelle, en langage technique, le ramollissement gommeux ou la sclérose. Le ramollissement gommeux, c'est la *mort locale* des tissus, avec ulcération, gangrène, délabrements, mutilations ; et la sclérose, c'est (ce qui ne vaut guère mieux) la *mort fonctionnelle* de l'organe qui survit, mais qui ne survit que déchu, dégénéré, privé de ses aptitudes propres. »

Nous voici bien loin du bouton, du fameux bouton, du chancre pour les plus documentés, auquel semblait se borner la vérole. Ce n'est plus cette maladie simple dont la symptomatologie se réduisait à l'unité dans vos cerveaux prêts à la simplification, ce n'est plus ce mal indistinct et presque inconnu, à l'évolution ignorée, auquel vous mêliez parfois accidents cutanés, écoulements, plaies bizarres : c'est une maladie spéciale, déterminée, polymorphe. Elle a sa place dans la pathologie ; sa marche, ses accidents nous sont connus et elle est assez éloignée, la plupart du temps, des lésions voisines, pour qu'en la voyant on vous dise : c'est ELLE, LE GRAND MAL, LA SYPHILIS.

Vous, mon ami, qui l'avez eue autrefois, rappelez-vous un peu depuis votre premier accident. Est-ce qu'il ne vous est point arrivé d'avoir mal dans la bouche, et cependant votre femme, votre enfant buvaient au verre dont vous vous serviez ; est-ce que vous n'avez point eu mal à la verge, au scrotum, à l'anus, et pourtant votre épouse, une parente, une amie, manipulaient votre linge et le lavaient ; votre front présentait des ulcérations, et cependant, un camarade d'atelier essayait votre casquette.

Et plus tard, des grosseurs se sont formées, des boules sont nées sous la peau, des abcès ont percé et toute votre famille a pu toucher les toiles dont vous vous garnissiez, qui traînaient dans le ménage.

Puis un jour, par hasard, dans votre entourage, une personne aimée voyait naître un bouton, la base était dure, les ganglions voisins étaient gros. Comme il ne guérissait point, elle allait à l'hôpital : à son retour, vous appreniez le diagnostic fatal.

Ah ! si l'on vous avait eu instruit, si vous aviez su non pas poser un diagnostic, c'est affaire médicale et d'expérience, mais que tous ces symptômes que vous présentiez : boutons, plaques, éruption, engorgement ganglionnaire, troubles nerveux, étaient fonction de syphilis, vous eussiez d'abord soigné votre mal et épargné un innocent.

Mais non, vos erreurs sont enfermées dans quelques rares tiroirs sur lesquels vous avez placé une étiquette portant un nom banal, courant, de signification imprécise et trop vaste. Lorsqu'est née la vérole ou qu'elle

s'est manifestée par une lésion quelconque, vous avez tiré et fièrement exhibé au grand jour tantôt le tiroir de l'eczéma, tantôt celui de la blennorrhagie, tantôt celui du retournement de sang.

Le casier de la vérole était absent, et pourtant, il y avait de quoi le remplir

Ecoutez plutôt quelles sont les complications qui appartiennent à la période tertiaire : ramollissement gommeux et sclérose, avons-nous dit, en sont les caractéristiques. Ce ne sont pas les seules : la plus navrante, la plus effrayante, peut-être, la voici :

La vérole a le don *d'ubiquité*, elle est de partout.

Rien ne lui échappe, pas un organe n'est à l'abri. De même que passe le cyclone balayant ici un mur, là un arbre, plus loin un village, parfois la nature entière, de même la syphilis attaque tout : foie, poumons, langue, cœur, os, artères, œil, peau, tout lui est bon.

Heureux encore lorsque ses atteintes se limitent à un petit nombre de systèmes.

Ayons recours à notre bréviaire habituel. On n'a pas fait, on ne peut, dans cet ordre, faire mieux. Que nous dit-il ?

« .....Liste des accidents *tertiaires* qu'a relevés un médecin sur un total de 4.700 malades touchés par le tertiarisme :

Accidents intéressant la peau (syphilides tertiaires)	1.518 cas.
Tumeurs gommeuses (gommes) sous-cutanées	220 —

Lésions tertiaires des organes génitaux...	285 cas.
— de la langue.....	277 —
— du palais et du voile.....	218 —
— du pharynx et de la gorge.....	118 —
— des lèvres.....	45 —
— des amygdales.....	12 —
— de la muqueuse nasale.....	10 —
— osseuses.....	556 —
— osseuses du squelette et du palais osseux.....	241 —
— articulaires.....	22 —
— du système musculaire.....	23 —
— du tube digestif.....	22 —
— du larynx et de la trachée.....	26 —
— du poumon.....	23 —
— du cœur.....	12 —
— de l'aorte.....	14 —
— du foie.....	11 —
— du rein.....	39 —
— du testicule.....	255 —
— de l'œil.....	111 —
— de l'oreille.....	28 —
— des artères et des veines.....	17 —
Syphilis du cerveau et de la moelle, tabes.	2.009 —
Localisations diverses.....	22 —

« Voilà le bilan (1). *Elle attaque tout, elle ressemble à tout, elle s'acharne sur ce qu'il y a de plus vital.*

(1) Professeur Fournier. *Pour nos fils quand ils auront 18 ans.*

Que m'importe un nez ébréché, une verge détruite, lorsque je trouve, sur 4.7000 malades, 2.009 cas de lésions nerveuses, *un cas sur deux presque.*

Vous êtes intelligent, laborieux, vous allez au travail et, chaque samedi, négligeant le zinc facile, rapportez au ménage votre paye. L'avenir vous sourit, vous espérez pour vos enfants une situation meilleure. Tout à coup la paralysie s'abat sur vous, bras et jambes ne fonctionnent plus, vous ne pouvez retenir vos besoins naturels, la vue disparaît, l'intelligence diminue. C'est l'impotence, le gâtisme, la misère. Adieu beaux rêves, adieu prospérité. Les économies s'envolent, c'est le Mont-de-Piété, les gosses en apprentissage à treize ans, c'est le découragement, la ruine.

Il m'est arrivé deux ou trois fois, étant interne à la Maison départementale de la Seine, de recevoir des lettres d'épouses suppliant de tenter l'impossible pour sauver un époux jeune encore. Lui, habitué à une vie relativement aisée, était venu échouer là, dans ce réceptable de misères, à trente-cinq, quarante, quarante-cinq ans. Tous les traitements avaient été pratiqués, avec l'habituel dévoûment, dans les Hôpitaux de Paris. On l'avait enfin reconnu incurable et évacué sur Nanterre.

On ne peut dépeindre quelle impression de découragement, de tristesse, émanait de ces suppliques, simples souvent, émouvantes toujours.

Malheureusement, nous étions désarmés. Il ne nous restait plus qu'à regarder lentement s'acheminer vers

la tombe, en même temps que son chef, le bonheur, la prospérité de toute une famille.

Hémiplégie, ataxie, paraplégie, ophtalmie, paralysie générale, aliénation, gâtisme, syphilitiques, ou parasyphilitiques les fléaux guettent. Malheur à la victime !

Ne nous étonnons donc plus après cela, si des individus découragés ont cherché dans le suicide un terme à leurs maux, comme en font foi dix-huit observations authentiques (1).

Il doit éprouver moralement les pires souffrances le malheureux ignorant, si, trop tard, il se rend compte des conséquences néfastes de son mal.

Passons-les brièvement en revue :

***

Nous avons vu précédemment ce que le vérolé pouvait attendre de son infection. L'avenir, pour lui, ne saurait être plus sombre. Mais, pour les êtres qui l'entourent, ceux qu'il affectionnent le plus, qu'adviendra-t-il ?

Une des premières conséquences, avons-nous dit plus haut, est la ruine du ménage. Le chef disparu, c'est la débâcle lamentable ; à cela, rien d'étonnant. Et pourtant, nous pouvons qualifier cette ruine matérielle de bénigne, si nous la comparons à la ruine pathologique qui, si souvent, l'accompagne.

(1) Professeur Fournier. Syphilis et suicide. Communication à la Société de Prophylaxie sanitaire et morale, 1906.

Très spirituellement, au mois de mars 1906, M. Jean Cruet disait à la Société de Prophylaxie sanitaire e morale :

« Mesdames, Messieurs, un auteur féminin du plus grand talent, Mme Myriam Harry, conte quelque part l'anectode suivante :

« A Jérusalem, il y avait une jeune femme arabe qui « ne possédait plus aucune dent. Ma nourrice qui, elle, « avait une mâchoire intacte et un mari indifférent, me la « montrait avec envie. « Oui, me disait-elle, l'heureuse ! « C'est son mari qui l'a mise dans cet état là, il l'aime... »

« Les statistiques de M. le professeur Fournier, sur les sources de la syphilis chez la femme démontrent avec une triste éloquence qu'un trop grand nombre de maris — qui ne sont pas de Jérusalem — ne craignent pas d'aimer leur femme à peu près de cette manière-là.

« Vous savez, pour l'avoir lu dans une des brochures publiées par notre Société, que M. le professeur Fournier a trouvé, dans sa clientèle de ville, sur 100 femmes syphilitiques, 19 femmes ayant reçu très « honnestement » le mal vénérien de leurs maris, dûment constatés syphilitiques par M. Fournier lui-même.

« Soit, en chiffres ronds, *une femme sur cinq conjugalement contaminée.* »

Les statistiques des épidémies les plus violentes n'ont rien qui dépasse en horreur cette constatation.

Votre épouse est robuste, courageuse, l'affection que vous lui portez est sincère un jour, accidentellement; ou à la suite d'un égarement passager, vous contractez la syphilis; vous qui ne savez rien de ce mal voilà donc

les chances que vous avez de le transmettre à votre femme : *20 chances sur 100.*

Ignorante comme vous de ce qu'est la vérole, de ce jour vous lui offrez la perspective de faillite organique dépeinte plus haut. Aussi ne vous étonnerez-vous point, si jamais elle se rend compte de son mal et surtout de l'origine, qu'à partir de ce jour il existe entre elle et vous une barrière infranchissable. Elle apprendra que la syphilis peut être invoquée devant les tribunaux à l'appui du grief d'adultère, qu'elle est considérée comme injure grave, et alors elle poursuivra la dissolution légale de votre union. Que, si le divorce n'est point prononcé, ne vous étonnez pas cependant d'être un jour abandonné et de trouver, en rentrant à la maison, le nid vide.

La question est d'ailleurs suffisamment passionnante pour que, récemment, deux auteurs remarquables, MM. Paul et Victor Margueritte, aient proposé d'ajouter à la liste des causes déterminées du divorce : « Les infirmités dégoutantes et incurables de l'un des époux. »

De même, la Société de Prophylaxie sanitaire et morale s'est préoccupée, durant plusieurs longues séances, de ce passionnant problème : la syphilis et le divorce.

Jusqu'ici, parlant de l'épouse, nous nous sommes uniquement consacré à l'étude de sa contamination et des accidents personnels qui en pouvaient résulter. Sous l'empire de considérations ou sentiments indéfinis peut-être vous les pardonnera-t-elle. Il est une autre conséquence du mal qu'elle ne vous pardonnera pas : *l'infection de l'enfant.*

« La syphilis, a-t-on dit, vit et s'entretient de ricochets. »

Voyons la preuve :

« Si l'on me demandait, à moi, vieux patricien, ce qu'il y a de pis, de plus néfaste dans toute la syphilis, je n'aurais pas l'ombre d'une hésitation pour répondre : C'est le groupe *des méfaits héréditaires* de la maladie, méfaits héréditaires vraiment épouvantables et se traduisant par des hécatombes d'enfants ; le mot n'a rien d'exagéré.

« La syphilis, en effet, est prodigieusement *meurtrière* pour l'enfant. Elle le tue soit avant sa naissance, soit dans ses premiers jours ou ses premières semaines, soit dans un âge plus avancé. Très souvent même elle s'acharne sur certaines familles en y produisant, à la file, toute une série d'avortements ou de décès d'enfants au nombre de 4, 6, 8, 10 et même au-delà (on en a compté jusqu'à 19).

« Exemples :

Dans une observation :

Du docteur Hutinel....	Sur	4	naissances,	4	morts.
Du docteur Pinard.....	Sur	5	—	5	—
Du docteur Trousseau..	Sur	6	—	6	—
Qui m'est personnelle..	Sur	7	—	7	—
Du docteur Christian..	Sur	8	—	8	—
Du docteur Bar.....	Sur	10	—	10	—
Du docteur Porak.....	Sur	11	—	11	—

Etc., etc... (1). »

(1) Professeur Fournier. *Pour nos fils quand ils auront 18 ans.*

51 naissances, 51 morts ! Voilà la statistique. Les observations ont été choisies, direz-vous. Je concède. Mais vous ne pourrez, à votre tour, m'empêcher de vous citer les statistiques générales où la mortalité atteint 96 p. 100.

Tu désirais un enfant, jeune femme, et le jour où ton époux te féconda fut pour toi jour de bonheur. Ne te hâte pas. Sans être contaminée, peut-être, tu portes un œuf atteint dans sa vitalité même. Tu le porteras quatre mois, cinq mois, huit mois, neuf mois, ta grossesse se terminera par un avortement, un accouchement prématuré ou à terme, qu'importe, puisque le résultat ne te laisse comme espoir que la mort de ton nouveau-né. N'essaye pas surtout de procréer à nouveau, le même chagrin te guette, la même désillusion t'attend, à moins que, par hasard, ton enfant appartienne aux trois ou quatre petits êtres qui triomphent de la mort.

Encore, refrène ton bonheur.

Ton fils apporte avec lui une tare en naissant. Rien ne t'assure que, dans la vie, il ne comptera pas, du fait de la vérole paternelle, au nombre des dégénérés, des abâtardis ; que ce ne sera pas un avorton rabougri, valétudinaire ; qu'il ne deviendra pas rachitique ; qu'un arrêt de développement ne le dotera pas d'une infirmité indélébile. Rien ne dit que ton fils ne soit pas un simple, un arriéré, un imbécile ou un idiot. Rien ne dit, enfin, que tu ne mettes pas au monde : un monstre.

Qu'en tous cas, du fait qu'il échappe à ces dystrophies, ne le crois pas encore à l'abri. La plupart des

accidents cutanés, muqueux ou arganiques de son père se peuvent rencontrer non seulement chez lui, mais chez sa descendance !

Elle serait bien rare la mère qui, connaissant tout ce que nous venons de citer, pardonnerait à son mari. C'est par sa bouche la voix de la race, la voix de l'espèce qui parle, l'espèce blessée à mort et destinée à disparaître si l'on n'apporte un remède prompt à la dépopulation.

* * *

Heureusement, si le tableau que nous avons fait jusqu'ici de la syphilis ne comporte que des teintes sombres, il nous reste à l'agrémenter de quelques teintes plus claires et moins funèbres.

Le pronostic de l'avarie n'est pas toujours aussi grave que nous l'avons représenté, tant s'en faut. Pour la grande majorité des malades qui se sont normalement traités, et assez longtemps, toutes chances sont acquises de ne pas aboutir à l'étape funeste, l'étape tertiaire. Même alors qu'ils y sont parvenus, ils ont encore le droit d'espérer de la science. Leurs organes, s'ils ne retrouvent pas leur intégrité complète, peuvent voir diminuer leurs chances de sclérose.

Seulement, pour éviter un échec, deux qualités indispensables sont requises :

La persévérance.

La confiance absolue dans le médecin.

Il faut bien se dire que le traitement demande de longs mois, des années. Du fait, qu'en général, disparaîtront rapidement les symptômes morbides, que l'or-

ganisme ne présentera plus aucune douleur, ni lésion apparente, il ne faut pas prétendre à la guérison. Le virus est là qui sommeille. Un peu d'inattention, un peu de relâchement, il se réveille et de quel réveil !

Alors que si, consciencieusement, car c'est un cas de conscience, pendant quatre ans, cinq ans, vous observez scrupuleusement le traitement vous êtes en droit de vous considérer comme guéris. Non pas qu'il ne vous faille, de temps à autre, faire dans la suite une cure passagère, mais ce sera uniquement à titre préventif, de même qu'à titre préventif vous ferez ingérer à votre femme (car, au bout de ce temps, il vous sera permis de vous marier) du mercure, si vous la fécondez.

Que, si vous étiez déjà marié et, qu'accidentellement, ou par suite de rapports sexuels, vous fussiez contaminé, il serait de votre devoir de prévenir votre conjoint, *quelqu'ennui il en puisse résulter*. L'abstention de rapprochements plus intimes ne serait pas suffisante à la protection de votre épouse. *En honneur et conscience, il vous faudrait confesser la vérité.*

Il est bien entendu, après ce que nous avons dit, qu'en tout cas l'hygiène la plus stricte serait observée : « Hygiène en tout et partout » telle deviendrait votre devise, vous rappelant qu'il fut dit précédemment : *le contage est de tous les instants.*

Telle serait la conduite d'un homme raisonnable et persévérant.

Il n'est pas à dire que pour la tenir, il n'aurait pas à lutter contre sa volonté ou contre son milieu. C'est ici que devrait triompher sa confiance *dans le médecin.*

Parce qu'elle est plus fréquente, cette maladie ravageuse voit naître quotidiennement de prétendus guérisseurs et de prétendues personnes guéries.

Ignorants de ce qu'est la syphilis et la confondant le plus souvent avec la blennorrhagie, on rencontre à l'hôpital ou dans les milieux ouvriers des gens qui racontent : « Moi, j'ai eu la vérole, je l'ai soignée ainsi et guérie en huit jours. » Si l'on analyse la prétendue vérole, on constate qu'elle n'a jamais existé.

Ces gens là sont dangereux, d'autant plus qu'ils appartiennent au même milieu que le syphilitique. Ce sont de ses amis, ayant souvent une influence marquée sur lui, il a donc une propension naturelle à les croire. Bien des onguents ont vu le mal, avant qu'on ne nous le présente !

Si, à l'époque des accidents visibles et douloureux ces gens sont redoutables, au jour où, sous l'influence du traitement, accidents et douleurs sont disparus, ils deviennent funestes : « Tu n'as plus de douleurs, plus rien sur la peau et tu continues à voir ton médecin ? — C'est lui qui te dit de venir ? — C'est pas étonnant. Il t'exploite ! » « Il t'exploite ! » Voilà, le grand mot lâché.

N'ayez pas l'orgueil de ne pas vouloir être exploités, vous deviendriez, de ce fait, une mine d'or, s'il vous en restait, pour Esculape.

Tel est le premier ennemi ; il en est un second, plus dangereux celui-là, et malheureusement plus près de nous :

Nous voulons parler de ceux à qui leur situation donne, vis-à-vis du malade, une petite allure médicale. Ce sont les rebouteux, sages-femmes, herboristes, etc.

Gardez-vous en, gardez-vous en ! De l'avarie, ils ne savent le premier mot. Ils vous blesseront, ne vous guériront jamais.

Parlerai-je enfin de ces réclames éhontées que nous voyons affichées dans les édicules publics ? Sur ces réclames, des médecins ne craignent pas d'induire sciemment le public en erreur : *Traitement à forfait. Guérison radicale en quinze jours. Découverte d'un nouveau sérum*, etc.... Telles sont les annonces suggestives que nous y lisons.

J'ignore quel serait le châtiment infligé au médecin qui, pour se créer des clients, jetterait des bouillons de culture dans les eaux potables ou sur les objets destinés à la consommation. Il ne devrait pas, me semble-t-il, attendre grande indulgence.

N'excusons pas davantage tous ces réclamistes du mensonge.

Si vous vous en prenez à la société de votre ignorance, des durs efforts que nécessite votre lutte quotidienne pour la vie, à plus forte raison avez-vous le droit, travailleurs, de lui demander des comptes lorsqu'elle permet à une cupidité criminelle de blesser mortellement votre santé.

DEUXIÈME PARTIE

COMMENT DOIT-ON LE LEUR ENSEIGNER ?

Nous avons rapidement énuméré les principales connaissances nécessaires aux classes ouvrières et, chemin faisant, nous avons pu constater quelles erreurs, quelle ignorance composaient le bagage scientifique de ces classes.

Il nous reste à étudier comment nous les éduquerons et y ferons pénétrer les notions élémentaires à leur vitalité.

Nous passerons successivement en revue les principaux moyens employés jusqu'à ce jour et ceux qu'à notre avis il serait avantageux d'y ajouter.

Débutons par le plus simple, celui qui s'offre le plus naturellement à l'esprit du divulgateur. LA CONFÉRENCE;

***

Elle présente incontestablement de nombreux avantages et permet une action directe sur la foule. Influencés

par une élocution brillante, par un verbe incisif, par l'autorité de l'orateur, les assistants en doivent retirer le plus grand bénéfice. C'est une observation citée qu'ils retiennent, une statistique impressionnante qui les frappe : Tout mot porte, tout geste attentionne. On ne saurait trop recommander ce mode de prophylaxie.

Aussi ont-ils eu, dès la première heure, recours à cet auxiliaire, ces défenseurs de l'humanité qui ont consacré leur vie à l'étude et l'anéantissement de la syphilis.

Écoutons ce que, le 11 décembre 1905, M. le docteur Butt disait à la Société de Prophylaxie sanitaire et morale.

« *Parmi les mesures prophylactiques à opposer aux maladies vénériennes, une des plus importantes consiste à répandre dans le grand public, à l'aide de conférences, les notions indispensables sur les caractères et les dangers de ces affections.* »

« Déjà, sur l'initiative de notre Président, avec son concours et celui de quelques-uns de ses élèves, des conférences de ce genre ont été faites dans certaines associations, dans des instituts populaires, dans plusieurs de nos grands établissements d'enseignement. Elles ont eu toutes le plus grand succès. »

Et plus loin le même auteur ajoute : « L'œuvre est prospère, développons-la. »

Nous souscrivons entièrement à ces paroles : De la conférence nous sommes en droit d'attendre le plus grand bien.

Mais pour cela, comment devons-nous la comprendre ?

Ferons-nous ces conférences dans de vastes salles, dans des manèges, des théâtres loués *ad hoc*, ou au contraire les ferons-nous dans des centres plus restreints ?

A notre avis, la réponse la voici :

L'hygiéniste doit aller chercher l'ouvrier là où il se trouve, là où sa propension naturelle l'a déjà conduit.

Louons ces édifices spéciaux qui, dans les grandes villes, abritent tour à tour les plus disparates réunions ; parlons-y au peuple de ce qui doit l'intéresser : Soit. Nombre de gens en tireront un bénéfice qui ne sont affiliés à aucune société d'études. D'autres portes leur étaient fermées, ouvrons leur celles-là. Mais le lieu d'élection, le véritable terrain que nous devons cultiver, ce n'est pas là.

Depuis quelques années une évolution marquée se manifeste dans les rangs du prolétariat. A l'isolement d'autrefois s'est substituée une tendance progressive vers le groupement. De même que se sont organisées les forces syndicales du travail, de même se sont établies, qu'on me pardonne cette figure, les *forces syndicales du cerveau*.

Les générations nouvelles ont tendance à mettre tous leurs efforts en commun. De là date sans doute la prospérité des Universités, Instituts populaires et des autres fondations identiques.

Eh bien, c'est là où, poussé par le besoin vital de

savoir, il est venu de lui-même, que nous devons aller chercher le travailleur. Plus que partout ailleurs nous prendrons contact avec lui, nous l'imprégnerons de nos connaissances. Pour avoir abandonné la pompe des grands discours, loin de diminuer notre force de persuasion, nous laisserons au contraire l'impression vivace qui demeure des discours désintéressés d'un grand camaradè.

A tous les points de vue, pécuniaires ou moraux, d'ordre personnel ou général, les résultats n'en seront que meilleurs. Ces milieux sont des centres tout préparés pour qu'en partent les connaissances que nous voulons divulguer. Portons-y la lumière de la science, de là ses rayons iront naturellement vivifier la profondeur des usines et des ateliers.

A l'appui de notre thèse, nous nous contenterons de citer la lettre suivante, écrite en octobre 1905. Elle est adressée à M. le professeur Fournier par M. Vitta, secrétaire du Conseil d'administration de l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine :

« .....Vous connaissez notre œuvre d'éducation sociale. Elle a, nous en sommes convaincus, toutes vos sympathies. Aussi, nous n'hésitons pas de solliciter de vous *un concours que nous jugeons précieux entre tous*, en vous priant d'organiser une *série de conférences*, durant l'année 1905-1906, devant les centaines de familles ouvrières qui fréquentent l'Université populaire. *Cette série de conférences*, faites au cœur du faubourg Saint-Antoine sur votre initiative et sur celle de la Société de

Prophylaxie, *aurait une action considérable et serait d'une indiscutable efficacité sociale.*

« Je crois qu'en menant à bonne fin ce projet dont il avait été question, il y a déjà trois ans, vous ferez une besogne directe dont les résultats vous apporteront une profonde satisfaction.

« *Pour le Conseil d'administration,*

« E. Vitta. »

Non seulement, donc, nous prônons la conférence, mais encore le public nous la réclame.

C'est un moyen excellent, il n'a qu'un gros défaut : Il ne force pas la porte des gens. Celui qui consacre un après-midi, une soirée à l'audition d'une conférence, est très souvent un auditeur préparé. Il n'y vient que parce que la question l'intéresse et que déjà son attention s'y est arrêtée ; mais l'ignare voisin, qui de la syphilis ne connaît que le mot : vérole, dont la vie se complique d'autres préoccupations, pour lequel d'autres désirs que celui de savoir importent, que devons-nous attendre pour lui de la conférence ? Peu de choses, sinon qu'un camarade plus documenté l'initie imparfaitement à ses connaissances.

Pour celui-là, il nous faut des procédés plus rapides, d'autant meilleurs qu'ils nécessiteront moins d'attention.

Ici, trouve place LA BROCHURE.

***

Au coin du boulevard, à la sortie d'une gare, à la porte d'un théâtre, tous nous avons vu distribuer de petits livres illustrés, répandus à profusion par de prétendus spécialistes des voies urinaires. Neuf fois sur dix nous les avons jetés sans les lire. Puis un beau soir, inoccupés, sans savoir pourquoi, nous nous sommes distraits en les feuilletant.

Recourir à ce procédé serait trop coûteux, je n'oserais le préconiser. Il faudrait pour son exécution la fortune de plusieurs Mécène et, certes, il y a meilleur parti à en tirer. Cependant, il y a là une précieuse indication. Sous une forme plus économique, ce mode de propagande peut devenir excellent.

Qu'au lieu d'installer à chaque coin de rue un pauvre diable, chargé de jeter au vent des brochures dispendieuses et pour la plupart perdues, usons d'un système plus efficace et surtout plus parcimonieux. Il me semble que si, par exemple, on envoyait à chaque chef d'atelier un lot de livrets illustrés (et je recommande l'illustration, plus loin je dirai pourquoi), en le priant de les faire répandre à la sortie du travail, il y aurait encore du déchet, mais il serait de beaucoup moins sensible. Avec un chiffre de brochures moindre, on serait en droit d'espérer un nombre de lecteurs plus élevé. Car l'attention de l'ouvrier serait forcément attirée. Ce ne serait plus pour lui la banale réclame, recueillie au hasard, mais l'ouvrage d'autant plus intéressant, qu'il lui

parviendrait par un intermédiaire connu, sérieux, désintéressé.

Ceci n'est qu'une vue ; elle a son intérêt. Ce qu'on peut lui reprocher par dessus tout, c'est la dépense exagérée qu'elle représente.

Il est vrai qu'à côté de la brochure gratuite, il serait possible d'éditer, à un prix minime, une brochure identique à celle du professeur Fournier, avec quelques additions particulières aux classes ouvrières.

Mais, de ce moyen, je n'attendrais pas grand résultat. La première qualité de la prophylaxie est d'être gratuite, en particulier lorsqu'elle s'adresse aux êtres peu fortunés.

Mieux vaut alors simplifier et seulement éditer des PROSPECTUS.

***

Le prospectus, somme toute, n'est que l'abrégé de la brochure ; on peut y renfermer suffisamment de notions, pour déjà mettre en garde contre l'avarie. Toutefois, ses qualités même lui nuisent pour s'approprier au but que nous lui assignons.

Que doit être un bon prospectus ?

Il doit être :

1° *Concis ;*

2° *Imprimé de telle façon, que quelques mots en caractères plus gros nous fassent saisir immédiatement le sens général du texte.*

On n'a pas l'habitude de perdre son temps à cette lecture : c'est un supplément de l'activité, considéré comme inutile. On ne s'y arrête pas. C'est pourquoi nous voulons, d'un seul coup d'œil, en pouvoir approfondir le contenu. Plus nous fatigue.

Il faut avouer qu'en matière de syphilis c'est trop peu.

A cela, il y a cependant une exception de première importance. C'est le PROSPECTUS D'HOPITAL. Nous sommes en droit d'en espérer beaucoup.

Le malade auquel nous venons de reconnaître le *grand*

mal, qui sort de la consultation encore sous le coup de l'émotion, pour ce malade ne l'oublions pas. Il le lira.

L'expérience a d'ailleurs été tentée depuis plusieurs années. Le professeur Gaucher, à l'hôpital Saint-Louis, le docteur Raymond, au dispensaire gratuit des maladies vénériennes à Alger, l'ont entreprise. Tous deux n'ont eu qu'à se féliciter des résultats.

L'utilité en est même si marquée que dans la clientèle privée plus d'un médecin, et non des moindres, a transporté ce procédé.

Restriction donc faite pour le prospectus d'hôpital, il semble que ce procédé n'approche pas encore de l'idéale forme de propagande. La trouverons-nous un jour ! En attendant, voyons si nous ne pourrions faire mieux.

*
* *

Dans le cours de cet ouvrage, il nous est arrivé de qualifier de *Grand enfant* l'ouvrier. Il a l'instinctivité du jeune âge, presque toujours la crédulité. Souventes fois il marche à la remorque de ses sens. Sa vie est un ensemble de réflexes qu'a peine à refréner la raison. Sur ses épaules d'adulte, il porte son âme de dix ans.

Adaptons-nous donc à lui et, pour solliciter son effort, flattons sa curiosité.

Que fait le maître d'école désireux d'apprendre l'histoire de France aux bambins ? Une longue et sèche énumération des événements et des lois ? où cherche-t-il à frapper autrement ces jeunes cerveaux ?

Voici comment s'y prend l'instituteur avisé :

Il a dans sa classe toute une série de tableaux coloriés où sont représentées les principales scènes de l'histoire. Il s'est efforcé de recueillir sur les diverses scènes des anecdotes naïves, simples, presque toujours dramatiques. De temps en temps, ses élèves chaussent le cothurne, ils abordent la tragédie, et quelle tragédie, la tragédie historique. Enfin, suprême joie, lorsque le travail du mois a donné de satisfaisants résultats, suivant ses ressources, il donne soit séance de cinémato-

graphe, soit de lanterne magique. Là encore, les sujets historiques abondent. Ils alternent efficacement avec les féeries ou les aventures de Polichinelle.

Interrogez à la fin de l'année scolaire un des écoliers : vous serez surpris de sa documentation ; il fera preuve d'une intelligence des événements telle que, de longtemps, penserez-vous, elle ne l'abandonnera pas.

Ce que nous avons fait avec l'enfant de dix ans, pourquoi ne pas l'éditer à nouveau avec celui de *vingt-cinq ?*

Voilà un être qui vit surtout par ses sens et sa sensibilité : quoiqu'intelligent, il n'a ni le temps, ni le souci de cultiver son esprit ; à cet homme, vous contenterez-vous de faire des conférences, de distribuer des brochures ou des prospectus ?

Employez ces procédés pour l'instruire : soit, mais si vous tenez à accomplir toute l'œuvre proposée, complétez-les par des procédés **de milieu**.

Ils sont nombreux.

Les uns surtout littéraires, les autres plutôt visuels selon la note prédominante.

*
* *

Procédés littéraires. — Déjà, lorsque votre propagande était purement oratoire, vous y recouriez à ces procédés et ne comptiez pas pour minimes ces facteurs que constituent le geste, le timbre de voix, l'allure de l'orateur. Vous aviez raison. Si pour certains le discours vaut en soi, pour la grande majorité il ne vaut que par le décor. Aussi parmi les plus beaux discours sur la syphilis, parus à l'heure actuelle, doit-on citer les comédies de M. Brieux: *Les Avariés*, *les Remplaçantes*. Sous une des formes les plus captivantes et préférées du public : le théatre, cet auteur a su porter à la scène des vérités que jusqu'à lui on n'avait osé aborder en public. En même temps qu'au jeu des acteurs, aux passions, au vêtement, à l'ameublement, au décor, à la salle de spectacle, aux toilettes, aux voisins se prenait l'attention, il a fait pénétrer dans les masses les plus importantes données sociales, qui font le thème de ses chefs-d'œuvre.

Malgré lui le spectateur s'est imprégné dans cette atmosphère hygiénique et, plus tard, en même temps que le souvenir des héros, des attitudes, des mots ont revécu dans sa mémoire les idées génératrices de ces comédies.

Espérons que le maître fera école. Nous croyons fermement à l'efficacité du théâtre. Oh ! non que nous prétendions y voir le moyen breveté de nous rendre meilleurs. Il y contribue sans doute, à moins que simplement il ne nous apprenne à mieux dissimuler. Mais ce qu'il peut faire en tous cas, c'est nous permettre de toucher du doigt notre intérêt et par suite orienter notre vie au mieux de notre préservation.

Voilà un moyen. Il en est d'autres.

Nous en sommes au chapitre littérature, épuisons-le autant que possible.

Auprès des sens, nous citions précédemment, comme souveraine dominatrice dans l'âme populaire, la sensibilité. Qui nous empêche de la transformer en une auxiliaire précieuse de nos desseins hygiéniques ?

Nous ne sommes plus au temps proche, ou la PRESSE se refusait à insérer les articles relatifs à l'avarie. Le bon sens du lecteur commence à faire justice des préjugés funestes engendrés par une fausse pudeur.

Il est relativement facile de trouver des journaux, amis de l'ouvrier, où des plumes autorisées traiteraient sous la forme appropriée les questions en rapport avec la syphilis. Mieux même, pourquoi ne descendrions-nous pas au rez-de-chaussée de ces quotidiens, à ce rez-de-chaussée, délices non seulement des concierges, mais aussi de la midinette, de l'apprenti, du prolétaire ? Le *roman* de cape et d'épée nous pourrait une fois céder la place. Il n'y aurait point déshonneur à cela. Ce lui serait même à ce grand fausseur de jugements, ce grand bouleverseur d'âmes faibles, une occasion

unique de faire pardonner ses méfaits. Au lieu du traître qui meurt au dernier chapitre, nous en serions quitte pour camper le type de cette nouvelle *terreur* : l'avarié. A la fin du roman, nous l'occirions à moins qu'il ne fasse amende honorable aux dieux Iodure et Mercure.

Et, le succès aidant, rien ne nous empêcherait de faire imprimer dans ces collections, qu'actuellement on édite à vil prix, quelques-unes de nos œuvres. Dans des éditions plus riches, avec un talent supérieur, des auteurs, ces dernières années, ont vu triompher leurs œuvres. Rappelons seulement M. Brieux avec *les Avariés*, M. Paul Bru avec l'*Insexuée*.

Nous avons jusqu'ici grandement mis à contribution la littérature. Sollicitons-en un dernier emprunt. Celui-là nous le gardions pour la fin, parce qu'il n'appartient pas davantage à la littérature qu'à la gravure, la peinture, l'art décoratif, c'est l'*affiche*.

A notre avis, nous pourrions mieux la ranger parmi les procédés visuels ou « procédés d'obsession », dirons-nous encore. Nous entendons par là les procédés qui, soit par l'impression violente dont ils frappent notre regard, soit par la répétition de l'impression, laissent en notre esprit un souvenir durable.

***

Procédés visuels ou procédés d'obsession. — Il nous souvient, lorsque nous étions jeunes, avoir vu les jours de marché, dans la petite ville que nous habitions, des *baladins* dont le métier tend de plus en plus à disparaître. Comme le chapeau chinois, il doit céder le pas aux entreprises grandioses de banquistes plus fortunés.

Ces gens étaient marchands de chansons. Pour assembler la foule des badauds, ils possédaient de grandes toiles sur lesquelles était peinte, en douze, quinze et vingt tableaux, l'histoire de crimes célèbres. Les toiles se roulaient autour d'un bâton ; avec un piquet elles composaient tout l'attirail du propriétaire. Eh bien, après vingt ans, mes amis et moi nous rappelons encore les scènes horribles représentées sur certains de ces grands placards. Combien de fois les avions-nous vues? Deux ou trois, peut-être, au plus.

C'est que la mémoire visuelle chez l'enfant, chez les simples, dont le cerveau presque vierge garde avec force les impressions ressenties, est la mémoire la plus fidèle.

Des affiches bien comprises n'agiraient pas autrement. Il serait possible, tout en respectant la vérité,

d'inspirer au passant une salutaire terreur et de lui fixer dans le recoin de ses circonvolutions une impression durable. Ceci, d'ailleurs, d'autant plus facilement, qu'en multipliant l'affiche, l'impression poursuivrait le travailleur.

La grande publicité n'a pas recours à d'autres moyens aujourd'hui : Hommes sandwich, lettres lumineuses, cinématographe, sont basés sur ces principes. Le fait de voir une seule fois, affiché en lettres de feu, le nom d'un produit comestible m'importe peu. Je l'oublierai. Mais que ce nom se représente à moi, à huit ou dix reprises différentes, dans mon parcours à travers la cité, il demeurera. Un jour ou l'autre, au moment propice, il surgira du plus profond de mon cerveau.

Nous ne sommes malheureusement pas encore parvenus à cette période de civilisation où le nom de la syphilis et le récit de ses dangers pourront contribuer à l'illumination de nos boulevards. A l'heure actuelle, nous devons être plus modestes. Contentons-nous d'user de ces procédés à l'intérieur des édifices particuliers mis à notre disposition. Ce sera déjà un grand pas en avant. Aussi ne saurait-on trop féliciter les hardis pionniers qui nous ont précédé dans cette voie. Nous voulons parler des membres de la Société de Prophylaxie sanitaire et morale.

Depuis un certain temps, ils agrémentent leurs conférences de projections photographiques, qui reproduisent des planches de syphiligraphie. Par leurs soins, ces planches ont été tirées à de nombreux exemplaires. Il leur est permis, grâce à ce moyen, d'en faire profiter

maint conférencier, maint public, étrangers à la Société.

A tout ceci ajouterons-nous un vœu, notre vœu suprême, le summum de nos desiderata?

Pourquoi ne créerions-nous pas, comme l'a fait entre autres la Ligue antialcoolique, une EXPOSITION de tout ce qui est relatif à l'avarie? Plus, pourquoi ne pas installer dans un local, modeste au début, plus grand par la suite, un MUSÉE populaire de la vérole. Pièces et moulages abondent, planches et photographies sont entre nos mains, quelques jours à peine nous suffisent pour concentrer les éléments nécessaires à notre projet. Qu'on n'objecte pas à ce musée qu'il demeurerait désert, il serait suivi, suivi assidûment, nous en sommes sûrs. Nous n'en voulons pour preuve que la hâte des foules, à se presser dans les foires, à ces baraques pseudo-pathologiques, où l'imagination le dispute victorieusement à la vérité.

* * *

Tels sont, brièvement exposés, les divers procédés qui nous doivent le mieux permettre d'éduquer les classes ouvrières, en matière de syphilis.

Une éducation ainsi comprise ne serait cependant pas suffisante.

La prophylaxie de la vérole n'est qu'un des chapitres de l'hygiène en général. Parallèlement à ce chapitre, il faudrait donc enseigner aux masses tout ce qui relève de cette hygiène. Et, par hygiène, nous n'entendons point seulement les soins du corps, mais aussi les soins de l'âme, c'est-à-dire de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté.

C'est le problème de l'éducation toute entière qui se pose. Il ne nous appartient pas de le traiter.

Rappelons-nous seulement qu'à cette éducation nous autres, médecins, nous devons participer. M. Rabier l'a dit : *Nous devons être les véritables collaborateurs des maîtres.*

CONCLUSIONS

De tout ce qui précède résulte ceci :

I. — Les classes ouvrières ignorent tout de la syphilis. Ce qu'elles croient savoir, n'est qu'un composé d'erreurs.

Nous devons leur enseigner :

a) *L'étiologie du mal* (rapports sexuels, accidents du travail, objets d'usage courant, rapports familiaux, etc.) ;

b) *La symptomatologie* : Périodes primaire, secondaire, tertiaire ; chancre, plaques muqueuses et éruptions, gommes et sclérose ;

c) *La spécificité* : Ce n'est ni la blennorrhagie, ni le chancre mou, ni l'eczéma, etc. ;

d) *Les complications* : Individuelles (ruine morale et physique, mort, suicide) ; familiales (contamination de l'épouse, divorce, avortement) ; héréditaires (mort du nouveau-né, dystrophies, transmission aux descendants ; ruine de l'espèce (dépopulation) ;

e) *Le pronostic* : Très grave si le syphilitique ne se soigne pas, relativement bénin, s'il se traite ;

f) *Le traitement* : Intensif et persévérant, confié au médecin et non au charlatan.

II. — Nous devons, pour l'éducation des classes ouvrières, employer les procédés suivants :

a) *Procédés fréquemment usités* : Conférences, brochures, prospectus ;

b) *Procédés plus rares, appropriés à la mentalité de l'ouvrier* :

1° *Procédés littéraires* : Théâtre, romans, journaux ;

2° *Procédés visuels ou d'obsession* : Affiches, transparents, lettres lumineuses, projections, cinématographe, etc.

Enfin, création d'expositions et d'un musée.

III. — *Il ne suffit pas d'apprendre au peuple ce qui a trait à la syphilis, il faut lui enseigner l'hygiène générale.*

Le médecin doit devenir le collaborateur du maître.

Vu : Le Président de la Thèse,
E. GAUCHER.

Vu : Le Doyen,
DEBOVE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

André. — Syphilis extra-génitale. Prophylaxie. *Bulletin médical*, t. I, 1895-1896.

Auffret (C.) de Brest. — Prophylaxie de la syphilis.

Barthélemy (T.). — Syphilis et santé publique. *Thèse*, Bordeaux, 1890.

Boureau (docteur Eug.) de Paris. — Mesures générales contre la syphilis.

Bourges (docteur H.). — Etude des différentes mesures mises en pratique pour assurer la prophylaxie de la syphilis. X^e^ Congrès international d'hygiène et de démographie. Paris, 1900.

Brieux. — Les avariés.

— Les remplaçantes.

Bru (Paul). — L'Insexuée.

Bulkley Duncan. — Syphilis in the innocents. *New-York médical*, 1901.

Chabalier. — Hygiène et prophylaxie des affections vénériennes. *Thèse*, Paris, 1859.

Cooper (Alfred) de Londres. — Mesures générales contre la syphilis.

Dubois Havenith (docteur). — Compte rendu de la Conférence internationale de Bruxelles. Rapports, séances, enquêtes sur la prostitution et la syphilis dans les différents pays.

— Aperçu succinct des travaux de la première conférence. *Bulletin de la Société internationale de prophylaxie sanitaire et morale*, 1901.

Fournier (professeur). — Contagion de la syphilis. *Thèse*, Paris, 1860.

— Rapport à l'Académie de médecine, sur la prophylaxie de la syphilis, 1887.

— Syphilis et mariage.

— Prophylaxie de la syphilis, 1903.

— Danger social de la syphilis, 1905.

— Pour nos fils quand ils auront dix-huit ans, 1906.

— Pour nos filles. Conseils aux mères, 1905.

Gamaud. — Instruction sur le péril vénérien. *Bulletin de la Société de prophylaxie sanitaire et morale*, 1902.

Gluck (de Sarango). — De la syphilis considérée comme une maladie endémique et sa prophylaxie.

Grunfeld (A.). — La lutte contre les maladies vénériennes à Odessa. *Prukt Vractch*, 11, 18, 25 juin 1905, 2 juillet.

Hudelo (docteur). — Instruction contre les maladies vénériennes. *Bulletin et mémoire Société médicale des hôpitaux de Paris*, 1900, 3e s., XVII.

Kapessi (professeur) de Vienne. — Mesures générales contre la syphilis.

Lacroix. — Conséquences éloignées de la syphilis. *Bulletin médical*, t. XIX, 1895-1896.

Lagneau (G.). — Mémoires sur les mesures hygiéniques propres à prévenir la propagation des maladies vénériennes, 1855.

Langlebert. — La syphilis dans ses rapports avec le mariage.

Lassar (professeur) de Berlin. — Quelle part revient en dehors de la prostitution aux autres modes de dissémination de la syphilis ?

Leblat (L.). — Le médecin et l'éducation. *Thèse*, Paris, 1903.

Levin. — Mesures générales contre la syphilis.

Lœwerhard (de Breslau). — Influence du charlatanisme sur la propagation des maladies vénériennes.

Margueritte (Paul et Victor). — Autour du divorce. Paris.

METZGER et Ch. MULLER. — Coupe de communion et maladies contagieuses. Genève, imprimerie Richler, 1905.

MORGENSTIEME (de Norvège). — Projet de loi sur les mesures pour combattre la contagion vénérienne et la débauche publique. Christiania, 1900.

MONTA MOKICHI (Tokio). — Prophylaxie de la syphilis et des maladies vénériennes au Japon. Tokio, 1901.

NADAL (P.). — Autour de la dépopulation. *Thèse*, Bordeaux, 1905.

PINARD (professeur). — Prophylaxie de l'hérédo-syphilis. *Annales de gynécologie et d'obstétrique*, avril 1905.

RAOULT. — Etude sur la prophylaxie de la syphilis. *Thèse*, Paris, 1902.

RENAULT. — Syphilis. Transmission par l'allaitement. *Thèse*, Paris, 1904.

RENAULT (Alex.). — Instruction contre les maladies vénériennes. *Bulletin et mémoires de la Société médicale des Hôpitaux de Paris*, 1900, 3e s.

RENON. — Les maladies populaires. Leçons professées à la Faculté en 1904.

RICORD. — Lettres sur la syphilis, 1850.

SANDOUVILLE. — Mesures administratives à prendre contre la propagation des maladies vénériennes. *Annales d'hygiène et de médecine légale*, 1851.

SOLARI. — La syphilis au point de vue individuel et social. Paris, 1901.

STÉVENARD. — Syphilis et secret médical. *Thèse*, Paris, 1904.

VLEMINCK. — Des mesures adoptées et réalisées en Belgique contre la propagation des affections vénériennes. *Gazette médicale de Paris*, 1846.